

parenté du malheur crée des liens chers pour le cœur humain. (App.)

En voyant ces magnifiques bannières, ces sociétés que le souvenir national a formées à l'étranger, et dont j'ai eu l'honneur de faire partie, en voyant ce spectacle, je n'ai pu maîtriser mon émotion, et je me suis rappelé les cinq belles années que j'ai passées aux Etats-Unis. (App.)

Ces fanfares je les connaissais, ces bannières je les avais vues, elles me rappelaient non-seulement la patrie que j'ai pleurée à l'étranger, mais la patrie si noble et si hospitalière, cette Amérique que j'aime encore et que tous les Canadiens auxquels elle a donné abri ne peuvent se défendre d'aimer. (App.)

L'amour de la patrie ne doit pas nous rendre injustes envers les autres peuples, il existe aussi le patriotisme de la philosophie, celui qui aimait Lafayette lorsqu'il volait pour défendre la cause de l'émancipation de l'Amérique et qui inspirait nos pères lorsqu'ils sont venus porter la civilisation au Canada. (App.)

J'étais appelé à répondre à la fête du jour, ce toast prime tous les autres et il me faudrait faire un long discours pour rappeler tout ce qui s'y rattache! C'est un toast à notre histoire, à trois cents ans d'héroïsme et de gloire, c'est un toast à la patrie et aux Canadiens qui ont su conserver le souvenir sacré de la patrie. (Applaudissements redoublés.)

L'enseignement que nous devons tirer de cette solennité, je ne le dirai pas aujourd'hui, je craindrais d'effleurer le terrain de la politique et dans un jour comme celui-ci on doit oublier les divisions. Je vous dirai seulement : travaillons à réunir les tronçons épars de notre nationalité, car ce n'est que lorsque nous serons réunis que nous pourrons former un peuple grand et fort. (App.)

A LA FRANCE.

M. LE PRÉSIDENT.—L'ordre officiel des santés ayant été interrompu déjà, je prendrai sur moi de proposer une santé qui sera accueillie avec le plus vif enthousiasme. Nous boirons si vous le voulez bien à la France notre mère, à cette France que nous aimons et dont nous avons pleuré les malheurs, mais qui saura bientôt reprendre son rang à la tête des nations civilisées. (App.)

La musique fit entendre la *Marseillaise* et pendant quelques minutes il régna dans la salle un enthousiasme fébrile.

Le président propose la santé "A nos frères des Etats-Unis."

La fanfare joua l'air touchant :

Un canadien errant, banni de ses foyers

et M. Gagnon, rédacteur de *L'Etendard National*, édition de *L'Opinion Publique* pour les Etats-Unis, et l'un des organisateurs de la démonstration répondit d'une manière éloquent.

DISCOURS DE M. GAGNON.

M. le Président, Compatriotes,

Depuis quelques années les Canadiens des Etats-Unis lisaient avec une émotion bien vive, avec un sentiment de joie et de tristesse tout ensemble, le compte-rendu de vos banquets patriotiques. Fiers et heureux ils étaient, en voyant qu'ils n'étaient pas oubliés et qu'à chaque retour du 24 juin, on avait une bonne parole à leur adresse. Cette marque d'attention fraternelle allait à leur cœur et leur rappelait la patrie avec ses joies et ses fêtes, ils s'attristaient de n'avoir pu chôme avec vous ce jour béni de la St. Jean-Baptiste, qu'ils célébraient avec tant d'éclat sur la terre étrangère. Aussi, dès que leur est parvenu votre invitation de venir se joindre à vous pour faire du 24 juin 1874 une démonstration nationale proprement dite, y ont-ils répondu avec enthousiasme! Ils sont venus 18,000, et 60 sociétés sont ici représentées.

A la suite d'un hiver exceptionnellement difficile sous le rapport financier, ils n'ont pas craint les frais des préparatifs, mais spontanément ils ont dit : On nous invite au pays, la patrie nous appelle, allons! Et de l'Est, de l'Ouest, du Nord, du Sud des Etats-Unis, ils sont accourus à Montréal, et par ma bouche, ils vous offrent leurs remerciements pour l'estime que vous leur témoignez en présentant une santé en leur honneur.

Vous avez bu à leur prospérité, à leurs succès, à leur bonheur, merci pour eux!

Ils méritent, messieurs, cette attention de votre part, car ils sont vos frères par l'origine, par la foi, par le patriotisme. Je me permets de vous les faire connaître tels qu'ils sont, afin qu'on ne puisse les accuser de forfanterie. Je laisse là le rôle officiel qu'on m'a confié, et je m'adresse à vous comme journaliste canadien. Comme tel, je suis de leur nombre sans être avec eux, car avant de leur appartenir j'appartiens à mon pays.

Vivant depuis six ans au milieu de mes compatriotes émigrés, ayant pris part à tous leurs mouvements patriotiques depuis cette époque, je les connais, je les comprends et je puis, comme je viens de le dire, être leur panégyriste sans qu'on les accuse de se glorifier eux-mêmes.

Les jugeant tels qu'ils sont, sans rechercher les causes et les raisons plus ou moins plausibles de leur émigration, je vois dans toute sincérité que vos frères des Etats-Unis méritent l'estime que vous semblez vouloir leur accorder et qu'ils font honneur à la nationalité qui les a produits comme au pays qui les a adoptés. Jetés au milieu de 38 millions d'hommes de croyances et d'origines différentes, leur patriotisme s'est développé et ils n'ont rien perdu de leur foi religieuse.

Hommes sans instruction, pour la plupart, venus des paroisses, car l'émigration des villes est la moins considérable, ces gens n'avaient jamais sondé leur cœur pour savoir si le patriotisme y avait de profondes racines.

Mais, à l'étranger, messieurs, ce qui était à l'état de rudiment est devenu action, le sentiment est devenu puissance.

L'association, inconnue dans nos campagnes, fait leur force là-bas. On s'associe dans les grands centres pour lutter contre les forces occultes, le travail lent mais sûr de l'élément étranger qui nous enveloppe, et pour conserver ce trésor précieux que nous a confié notre patrie : notre foi et notre langue.

Il y a aux Etats-Unis 85 Sociétés nationales Canadiennes-Françaises et 60 d'entre elles ont envoyé des représentants à cette grande fête. Lors qu'il s'agit de démonstration propre à jeter de l'éclat sur la nationalité canadienne-française, toujours, messieurs, vous trouverez vos frères des Etats-Unis au premier rang.

Ils ont le cœur canadien et dans le cœur du travailleur émigré il y a des vertus chrétiennes et des vertus sociales qui prennent de jour en jour leur expansion. Ces enfants si nombreux dont la patrie pleure l'absence, sur le sort desquels elle s'inquiète à bon droit, ne l'oubliez pas dans leur exil, mais au contraire, leur patriotisme s'épure et lorsqu'ils pourront y revenir, ils n'en auront que plus de dévouement pour leur pays. Compatriotes, ne nous désespérons pas. Notre

nationalité subsistera malgré les jours d'orage qui semblent poindre à l'horizon de son existence.

Tant qu'une nationalité produira des hommes qui, sur la terre étrangère, répondent à l'ama-game des croyances et des origines par ces devises qu'ils plaçant sur leurs drapeaux : "Avant tout soyons Canadiens," "Notre Religion, Notre Langue et Notre Patrie" Tant qu'une nationalité produira des hommes comme ceux du 24 Juin 1874, jamais, non jamais, cette nationalité ne disparaîtra.

La religion et la patrie béniront ces enfants dévoués qui, à l'étranger, professent si pieusement leur culte, et nous, messieurs, nous les estimerons davantage, et de plus en plus ardemment nous souhaiterons leur retour.

Si nous voulons subsister comme nationalité distincte en Amérique, si nous voulons que les luttes héroïques de nos ancêtres n'aient pas été vaines, il nous faut l'union de toutes nos forces.

Si nous parvenons à grouper 1,800,000 des nôtres dans la province de Québec, sur cette terre rouge du sang de nos pères, illustrée par leurs travaux et leurs vertus, nous formerons un noyau d'hommes qui, sous l'égide de la religion, prouverait au monde entier que l'esprit religieux et chevaleresque de la France du 15^e et du 16^e siècle a survécu, quel que part, à trois siècles d'impiété et d'égoïsme. Dispersés aux 4 points de l'Amérique nous serons de plus en plus impuissants. Que cette grande réunion de notre peuple nous profite, formons en ce beau jour l'alliance nationale. La main levée vers les noms de nos gloires nationales, qui ornent les murs de cette enceinte, jurons d'être toujours unis dans l'avenir. Depuis un demi siècle nous nous sommes faits les bienfaiteurs d'autres nationalités qui, aujourd'hui, méconnaissent et foulent aux pieds nos droits. Jusqu'à ce jour nous avons été un peuple de sacrifices.

Travaillons maintenant un peu pour nous. Il en est temps, car notre prestige s'en va. Puisque dans ce siècle positif le nombre, la force prime le droit, devenons forts par l'union, par la concentration. Les hommes revivent dans leurs actions. Les fruits de leur vie sont la nourriture de leur postérité.

Ceux qui dorment dans la poussière, et dont nous célébrons aujourd'hui les vertus, dont nous honorons la mémoire, nous ont légué l'histoire de toute leur vie pour modèle. C'est notre devoir de faire en sorte que notre nation soit digne de leurs travaux et de leurs vertus, et si nous voulons que leur mémoire soit immortelle, assurons l'existence perpétuelle de l'élément canadien français.

Pour cela, il nous faut grouper nos forces, il faut le retour au pays de la majorité de ceux qui l'ont laissé; à cette grande œuvre les Canadiens des Etats-Unis s'associeront de tout cœur, ils seront toujours prêts à revenir à la patrie quand celle-ci sera prête à les recevoir.

Compatriotes de la Province de Québec, unissez-vous, ne vous divisez pas sur des questions de troisième et de quatrième ordre, lorsque l'existence de notre nationalité est menacée.

Travaillez tous ensemble à la prospérité de votre Province, et vous parviendrez à y créer l'abondance et l'industrie.

Vos frères des Etats-Unis s'empresseront alors de revenir vers la patrie.

Saluant avec respect le glorieux drapeau de la nation qui les a si généreusement accueillis, ils prendront la route de la frontière, apportant avec eux leur expérience dans les arts et l'industrie. Ils viendront offrir à leur pays la force de leurs bras, le dévouement de leur cœur et de leur intelligence.

M. F. Houde parla avec éloquence sur ce toast; ses remarques furent très goûtées.

M. le Président lut alors à l'assemblée une dépêche des Canadiens de Vancouver, conçue en ces termes :

"Les Canadiens-Français de la Côte du Pacifique se joignent à leurs frères de l'Est dans la célébration de la fête nationale." —(App.)

A la santé "A nos gloires nationales" la fanfare joua "Vive la Canadienne" et M. Oscar Dunn, rédacteur de *L'Opinion Publique* prononça le discours qui suit :

DISCOURS DE M. OSCAR DUNN.

M. le Président, Messieurs,

En ce jour unique qui voit réunis sous les mêmes étendards les représentants de tous les groupes canadiens-français disséminés, dispersés par la fortune sur ce vaste continent, une pensée a dû venir également à tous les esprits et pénétrer tous les cœurs : en célébrant cette fête nationale, nous portons naturellement nos regards vers le passé, nous nous souvenons des hommes courageux qui ont fait notre nationalité ce qu'elle est aujourd'hui, qui ont combattu pour nos droits, qui, en un mot, ont préparé le présent dont nous jouissons et sur lequel nous rêvons d'asseoir un avenir brillant pour nos successeurs dans la vie ; nous pensons à "nos gloires nationales."

Autrefois, dans les repas solennels, après avoir fait des libations aux dieux de l'Olympe, on buvait aux mânes des aïeux et des citoyens dont le génie, les vertus, les grandes actions, avaient honoré la patrie. Cette coutume traditionnelle de l'antiquité a-t-elle sa raison d'être chez un peuple naissant, dont les annales datent d'hier dans la chronologie des siècles? Avons-nous, nous aussi, dans notre patrimoine national, des noms illustres, avons-nous des "gloires"? Oui, MM. et ne craignons pas de nous en vanter. Depuis Louis Hébert, le premier colon du Canada jusqu'à George Cartier, le dernier de nos morts illustres, la liste est longue de ceux qui ont bien mérité de ce pays.

Livré sous la domination française, aux vicissitudes de mille événements divers, mal gouverné, exploité le plus souvent au profit des mignons du pouvoir; et, sous la domination de l'Angleterre, abandonné de ses principaux citoyens, oublié de son ancienne mère-patrie, en butte à la malveillance, même aux persécutions de ses nouveaux maîtres, le Canada-Français a présenté durant cette période mouvementée le spectacle le plus étrange comme le plus beau. Amant passionné de la liberté, qui est pour ainsi dire le culte naturel de tout cœur français, mais sage et fidèle observateur des lois, le peuple n'a cessé de réclamer le respect de ses droits, en luttant lui-même l'exemple du respect de l'autorité constituée. L'âme de la patrie est un sentiment inné chez l'homme, et nos ancêtres en ont donné des preuves qui ne diffèrent pas de celles que chaque nation met à son propre compte; mais où se manifeste l'originalité de leur patriotisme, c'est dans la persévérance de leur foi nationale après la cession du Canada à l'Angleterre. Montcalm, Lévis, et tous les hommes de cœur que la France nous a fournis, sont de grands noms sans doute, dont nous sommes fiers à juste titre, parce qu'ils appartiennent bien à notre héritage; mais, permettez-moi de le dire, MM., à cette gloire gagnée sur les champs de bataille, à ce patriotisme exprimé par le combat, c'est-à-dire d'une manière dont chacun trouve l'ins-

piration dans son cœur, à laquelle suffit parfois la seule impulsion d'une nature généreuse, je préfère la résolution calme du citoyen qui, se voyant abandonné par le chef de la nation, séparé par les mers du foyer à la colonie pouvait trouver chaleur et vie, laissé à ses seules ressources, ne désespère pas cependant de cette petite famille française, de ce rameau séparé de son tronc. Il a foi en Dieu, il a confiance en lui-même, et il se dit que le rameau, planté dans cette terre féconde d'Amérique, pourra non seulement conserver sa verdure, mais devenir par la suite un arbre puissant; il sait que la conquête n'a pas altéré le sang de ses veines, et il se dit, lui aussi, que le mot impossible n'est pas français. Il se met à l'œuvre. Mais quelle œuvre, Messieurs! Il n'est plus ici question de courir au devant des canons et de vaincre ou mourir. Cette action paraîtrait toute simple à leur valeur et satisfait leur amour de la gloire en leur promettant une place dans l'histoire; mais la tâche est différente. Ils ont maintenant à lutter jour par jour, d'une année à l'autre, sur des questions étroites, toutes locales, sans bruit, avec la certitude que seule une poignée de français saura ce qu'ils font et leur en sera reconnaissante, et, par contre, avec l'incertitude du succès, sans voir distinctement dans l'avenir possible de leur nationalité. Ah! MM., voilà où il fallait du courage, ce véritable courage civil que qui naît de la solidité des convictions soutenue par le patriotisme. Honorons la mémoire des grands hommes qui ont combattu pour notre cause les armes à la main; ils ont à nos yeux le double mérite de nous rappeler directement la France et d'être pour nous la plus noble ascendance; mais gardons-nous d'accorder une moindre estime aux citoyens indomptables qui, sous la domination anglaise, ont fait à notre nationalité la position qu'elle occupe maintenant. L'histoire des peuples n'offre peut-être pas un autre exemple de tant de courage et de bon sens, ces deux qualités mères de l'homme politique. Jetez un coup d'œil en arrière, comptez et mesurez les obstacles, puis voyez le présent, et dites-moi si jamais peuple en danger de périr a été mieux servi par ses chefs! Assurément ceux qui croient à la protection de la Providence sur notre famille nationale ne manquent pas de faits pour justifier leur croyance.

Après la conquête nos pères ont montré un attachement inébranlable à leur nationalité, une foi constante en l'avenir, et une habileté consommée dans la conduite; désintéressés, et, par suite, facilement unis pour la lutte, ils ont été forts, ils ont pu accomplir de grandes choses. Ils ont fait souche de peuple, de nationalité française sur ce continent anglais, et il me semble que cette gloire est une des plus nobles qu'il soit possible d'envisager. Gouverner un pays puissant et dont la grandeur est solidement assise depuis des siècles, est sans doute une tâche digne des ambitions élevées; mais faire une nation, attacher son nom à la naissance, au développement, à chaque progrès d'un peuple, voilà une fortune rare qui peut tenter les meilleurs génies. Washington est plus grand dans l'histoire que le plus célèbre des premiers ministres d'un vieux pays. Tel a été le rôle des hommes que nous honorons. Non seulement il ont conservé la Nouvelle-France dans ses traditions, pendant que la Louisiane, l'Illinois, le Michigan devenaient anglais; mais de plus ils ont fondé une nationalité qui va tous les jours s'affermissant et se développant. Honneur à eux, cent fois honneur!

En rappelant la mémoire des pères de la nationalité, nous ne pouvons nous empêcher de partager les regrets que doivent éprouver nos frères qui, laissant les foyers de la famille Canadienne-Française, ont cessé de travailler au champ paternel et vivent aujourd'hui sur la terre étrangère. Ah! Messieurs, vous qui êtes venus ici pour nous prouver que le nom de la patrie reste toujours gravé dans vos cœurs, vous comprenez comme nous la grandeur de la mission accomplie par ces hommes vaillants et vous regrettez sans cesse que leurs nobles actions ne puissent vous servir d'exemples dans votre vie nationale. A votre respect pour leur mémoire se mêle un profond sentiment de tristesse, car le sol que vous habitez ne re-èle pour vous aucun souvenir. Il vous rappelle un passé glorieux sans doute, mais auquel vous êtes étrangers; votre patrie est ailleurs, et votre patriotisme, ce sentiment si naturel, ce besoin du cœur, doit traverser la frontière pour trouver son aliment. Vous vivez sur les rives des fleuves de Babylone en pensant à Jérusalem. Je ne discute pas ici les circonstances qui vous ont conduits en exil; je me dis seulement : Comme vous devez être malheureux de ne posséder point chez vous ces traditions nationales qui forment en quelque sorte le complément des affections de famille et qui donnent au foyer domestique sa plus grande noblesse en le constituant le sanctuaire de la patrie et l'école des devoirs publics! Votre travail est stérile au point de vue national, et je me figure votre désir incessant de venir de nouveau habiter le Canada.

Que de forces, MM., nous jetons à tous les vents! Et quel surcroît de puissance nous aurions si nous étions tous groupés dans cette province de Québec, assez vaste pour contenir une grande nation, assez riche pour la nourrir! Le fait de notre dissémination constitue pour nous le principal problème national. On a dit parfois qu'en nous répandant sur tout le continent, nous étions des précurseurs. J'avoue que j'ai peu de confiance dans une année qui s'éparpille ainsi, et je préfère celle qui s'adosse de près à un quartier-général et dont les mouvements rayonnent d'un centre unique au lieu de partir de plusieurs centres isolés les uns des autres. Au milieu d'une société démocratique surtout, il ne faut pas oublier que l'on n'est fort que par ses représentants élus, c'est-à-dire par le nombre dominant sur un point donné. Si vous étiez tous avec nous dans cette province, votre influence serait directe et immédiate sur le parlement.

Au fait la question est de savoir si nous voulons, oui ou non, fonder un peuple indépendant. Si nous n'entretenons pas cette noble ambition, si nous consentons à tourner le dos à notre passé, si tous les travaux, les luttes et les souffrances de nos glorieux devanciers ne nous obligent pas en honneur, dispersons-nous, c'est bien; promouvons notre fortune dans tous les pays étrangers. Mais si nos regards portent plus haut, et si nous voulons être quelque chose par nous-mêmes et pour nous-mêmes, et avoir une patrie qui soit bien réellement à nous, songeons-y bien, il faut serrer nos rangs, il faut nous réunir tous sur un même point de territoire. A cette condition seule nous donnerons notre pleine mesure parmi les peuples, car la première condition d'existence nationale pour un peuple, c'est d'être localisé, fixé au sol. Une patrie est un domaine borné par une frontière; choisissons la nôtre.

Le problème est simple pour nous : être ou ne pas être. Etre, c'est établir nos demeures dans un rayon déterminé, exploiter les richesses naturelles du sol, diriger nos pensées vers une même aspiration de grandeur, aimer et servir le même pays. Ne pas être, c'est nous disperser à l'étranger, travailler toujours sans fruits pour la patrie, conserver, il est vrai, le respect des ancêtres, parce que ce sentiment s'impose à tout